

“Je déteste qu'on commente le physique d'une femme”

“Avec le corps qu'elle a, cela va être facile pour elle.” Ces mots prononcés par son beau-père détruisent la jeune femme au centre de votre dernier roman. La beauté pourrait donc constituer un handicap ?

Elle peut être un piège en tout cas, oui. Surtout quand on n'en joue pas comme mon personnage qui souhaite par-dessus tout exister par ses livres et écrire. Le nombre de lettres que j'ai reçues depuis la publication du livre dans lesquelles des femmes témoignent l'avoir entendu elles aussi, cette terrible phrase, me confirment que c'est une réflexion qui existe toujours bel et bien. Je déteste qu'on commente le physique d'une femme, qu'on qualifie son corps quel qu'il soit. Je trouve cela insultant, dévalorisant. On existe par son esprit, le reste on n'y peut rien. On fait rarement cela aux hommes par contre.

Dans une interview accordée en août '99, vous disiez : “Chaque fois que je sors un de mes livres, certains médias me demandent de poser en robe de soirée avant de s'intéresser à ce que j'écris. J'ai beau chercher, je ne trouve pas d'homme écrivant à qui les critiques réservent le même traitement.” Cela s'est-il amélioré ?

C'était il y a longtemps. Maintenant j'ai écrit 23 livres et, Dieu merci, on me fiche la paix. Mais c'est vrai que, quand on débute et qu'on est une jeune femme, on est un peu suspecte. Je pense qu'on s'est habitué à ce qu'une femme puisse être jolie, coquette et avoir du talent. Les choses se sont améliorées. Aujourd'hui, on peut poser pour la mode, s'amuser avec les vêtements et les accessoires, et être tout à fait prise au sérieux.

Les relations de domination/soumission sont au centre de votre histoire. En l'occurrence, domination des hommes et soumission des femmes. Estimez-vous, là aussi, qu'on va dans le bon sens ?

Ces mécanismes existent malheureusement depuis la nuit des temps mais je pense qu'on progresse, oui. Le mâle dominant et misogynie à l'ancienne du livre était sans doute plus courant dans les années '80. Le ras-le-bol des femmes, la parole libérée telle qu'on l'entend aujourd'hui participe à éradiquer le désir de domination masculine. Elle est très importante, cette parole. Vous savez, il faut du temps avant de prendre conscience qu'on a été traumatisé. On ne s'en rend parfois pas compte tout de suite. Il y a d'abord un phénomène très pervers qui se met en place : la culpabilité. On commence par se dire : c'est un peu ma faute. Comme la jeune femme du livre : a-t-on le droit de porter

un bikini à 20 ans ? On se dit que l'homme a sans doute raison : il est plus fort que moi, il est plus âgé, il a le pouvoir. On finit donc par se taire. Il faut prendre une certaine distance, de la maturation, pour comprendre ce qui s'est passé. Certes, il peut y avoir des exagérations. Mais parions que les femmes honnêtes seront plus nombreuses. Car il est évident qu'il y a un vrai danger : en France, plus de 20 000 d'entre elles sont agressées chaque année. Il y a un vrai problème et ça, personne ne peut le nier. Mais je trouve la solidarité de certains hommes très positive, qui en viennent eux aussi à dénoncer quand les choses vont trop loin.

La parole des femmes s'est récemment libérée. Beau-

coup d'actrices ont, par exemple, témoigné de ce qu'elles avaient subi. Le secteur de l'édition est-il épargné?
Aucune histoire n'est sortie pour l'instant. Tant mieux. Mais cela peut se produire partout.

Dans votre roman, la jeune femme n'est pas agressée physiquement. On l'a dit plus haut, ce sont des mots qui la brisent. Cette violence-là n'est-elle pas encore plus cachée que l'autre?

C'est tout le sujet du livre. Si la jeune femme avait reçu un coup de couteau, elle aurait été porter

plainte et l'agresseur serait emprisonné. Ici, il s'agit d'une blessure invisible, qui ne saigne pas. J'ai voulu montrer que les mots peuvent tuer, faire beaucoup de mal. J'ai parlé de la question du traumatisme avec le psychiatre Boris Cyrulnik. Celui-ci m'a dit qu'il n'y a pas d'échelle de gravité en la matière. Tout dépend de la manière dont va réagir la personne touchée. Des gens se suicident pour un mot et d'autres s'en sortent après des coups bien plus graves. L'insulte qui blesse l'héroïne est un poison qui la tue lentement. Elle se soumet à l'injonction de n'être plus qu'un corps mais elle s'en retire. Traumatisée, elle s'en dissocie. Qui a envie d'habiter un corps insulté, dévalorisé, moqué ? Pendant dix ans, elle accepte que son corps soit vendu, photographié, donné, se pliant complètement à la volonté de son agresseur.

Comment se sort-on d'une emprise?

Pour moi (puisque je parle dans mes romans d'une émotion personnelle), les mots sont revenus au bout d'une dizaine d'années. On se libère en parlant ou en écrivant (quand on a la chance de pouvoir écrire). C'est aussi une manière de partager son expérience. Si, à l'époque des faits, mon héroïne ou moi-même avions lu un livre qui raconte l'histoire d'une emprise, peut-être aurions-nous pris plus vite conscience de ce qui se passait. Souvent, la prise de conscience intervient avec un moment déclencheur.

Une personne n'est pas une autre devant l'emprise. Ainsi, la mère de votre héroïne semble lui avoir légué des gênes de femme soumise... Quel est le rôle de l'éducation dans l'importance du risque d'être dominé(e) ?

Avec la mère qu'elle a, en effet, elle ne pouvait pas s'en tirer plus facilement. Elle était jeune, sous emprise, traversait une période difficile. Du coup, elle était incapable de réagir. D'autant que la mère est presque complice du beau-père pour lui envoyer ce message : tu n'as qu'à te trouver un bon mari. Certes, ce discours a faibli dans le temps, mais il en reste des filaments.

Il y a quelques années, vous vous êtes glissée dans la peau de Marie-Antoinette puis de Joséphine de Beauharnais pour écrire deux ouvrages. La première, racontez-vous, est restée longtemps une enfant. Et, concernant la deuxième, vous relevez qu'on s'arrête trop souvent à l'image de la femme volage. Menez-vous un combat ?

Je me sers de mes livres pour combattre des préjugés, c'est vrai. Je suis très solidaire des femmes qui en sont victimes. Ils ont mené Marie-Antoinette à l'échafaud alors qu'elle n'était pas celle qui a été condamnée.

Puisqu'on parle d'aller derrière les apparences, le dominateur n'a-t-il aucune excuse à vos yeux ?

Non, absolument aucune excuse à son comportement. Alors qu'il a l'argent, le pouvoir, la réputation, il ne supporte pas du tout que la jeune femme ait la beauté. Il n'est pas habitué à ce que quoi (ou qui) que ce soit lui résiste, lui qui a dû se battre pour y arriver. Mais personne n'est tout à fait noir ou blanc. Chacun peut avoir un moment de vérité... Même un pervers qui parvient à blesser sans passer à l'acte physique et sans se faire prendre.

Un dernier mot de l'écriture comme remède. Vous l'avez brièvement évoquée. Vos livres, c'est pour guérir quelque chose ?

Pas consciemment non. Mais quand on essaie de comprendre l'émotion, on l'apaise. J'ai d'abord écrit ce livre à la troisième personne puis je me suis dit non, là je me cache. Il faut y aller. J'ai voulu supprimer la distance et entrer dans l'émotion.

Alors jusqu'où est-ce vraiment mon histoire : est-ce vraiment important ? Quand on demandait à Milan Kundera comment était Tomas, son personnage de "L'Insoutenable légèreté de l'être", il répondait : "Comme vous voulez, cela n'a aucune importance." L'essentiel est que le livre porte.

Christine Orban

Sa bio Express

► **Christine** est née le 3 octobre 1957 à Casablanca (Maroc). Elle arrive à Paris à 18 ans. Après des études de Droit qui la conduisent à travailler comme clerc de notaire, elle débarque en littérature avec un premier roman en 1986, "Les petites filles ne meurent jamais" publié sous le nom de Christine Rheims. Suivront plus de vingt autres, à grand succès, dont "L'Âme sœur", "J'étais l'origine du monde", et "Fringues et Mélancolie du dimanche". On lui doit aussi plusieurs expositions de collages, en France et à l'étranger.

► **Epouse de l'éditeur** Olivier Orban, elle est maman de deux garçons et avoue deux passions, en dehors de l'écriture : les brocantes et le sport. "J'aime marcher dans les villes et les campagnes."

► **Parisienne de cœur**, elle confie se sentir parfaitement bien dans son quartier de la capitale. "J'ai été très triste de quitter mon pays étant jeune. Je me sens très bien ici. Ce serait un déchirement de partir : je ne le referais pas." Et ce, même pour répondre à l'appel du large afin de retrouver le bord de mer qui faisait partie de son paysage de petite fille...

EXTRAITS

"C'est cette soumission qu'elle m'a refilée avec tant d'amour. Malgré moi, maman me dirige, je la sens en moi, elle m'ordonne de ne pas bouger. De faire le mort. Voilà, j'y suis. Je fais si bien le mort que je suis morte à l'intérieur."

"Grandir aurait été la solution la plus adaptée. Pas de quelques centimètres, j'étais déjà assez grande gigue comme ça, grandir dans la tête. Prendre de l'assurance."

*Devenir une femme.
Encore fallait-il le vouloir."*

"Je n'avais plus envie de vivre, mais je ne savais pas comment mourir. Pour mourir aussi, il faut de l'énergie, un désir violent et j'avais perdu toute force d'âme. J'étais de ceux qui se laissent traîner."

"Quel crime avais-je donc commis ?

Celui de ne pas avoir su me faire respecter.

Le crime impardonnable, c'est moi qui l'avais accompli."

"Voilà ce que je suis : un corps. Voilà comment les autres me perçoivent : un corps. Un corps par opposition à un esprit, à une âme. J'existe pour me donner, pour être prise, pour procurer de la jouissance."

SON LIVRE

Christine Orban
Avec le corps qu'elle a...

"Avec le corps qu'elle a..."
Albin Michel, Paris 2018,
234 pages, 18€.

